

Richard Price, les Lumières, l'éducation et le millénaire

Compte rendu de *Political Writings*, by Richard Price (Cambridge University Press, 1991) ed. D.O. Thomas, xxiv, 199 pages, index.

Richard Price est l'exemple suprême d'une figure des Lumières issue du libéralisme protestant. Il fut éduqué par John Eames, l'acolyte d'Isaac Newton, devint arien et rationaliste, entra dans le ministère presbytérien, adopta une théorie politique radicalement contractuelle et fut l'ami et le correspondant de certains des auteurs de la Constitution des États-Unis, qu'il connaissait personnellement. Il était un lien entre deux époques et deux nations. Il était également le contre-pied du conservatisme d'Edmund Burke. Les écrits de Price sont un exemple important de la pensée politique radicale anglaise (et américaine) de la fin du XVIIIe siècle.

Le fait que Burke, surtout connu comme critique de la révolution française, se soit également intéressé à Price éclaire la position de ce dernier à l'apogée du développement des Lumières et révèle comment le courant des Lumières s'est divisé en différents courants à mesure qu'il s'infiltrait dans la réalité des peuples et des cultures actuels.¹ La Révolution française est parfois traitée comme faisant partie de l'ère romantique. Après tout, c'était une révolution. Mais ce gouvernement révolutionnaire a instauré un culte de la Raison et de la Liberté avec une déesse de la Raison pour remplacer le christianisme. Ils *pensaient* poursuivre le siècle des Lumières.

Le XIXe siècle romantique n'a pas été un obstacle à la poursuite des Lumières. Au contraire, la raison a été rejointe par l'imagination et la volonté comme idéaux dynamisants, et la population participante a été élargie. Cela signifie que les caractéristiques nationales et les conditions locales ont différencié le développement des impulsions originelles des Lumières. A la fin de cet essai, les implications pour l'influence des idées de Price seront reprises.

Le volume examiné ici est la dernière publication de la série Cambridge *Texts in the History of Political Thought*. L'introduction des éditeurs de la série décrit avec précision son objectif : « La série est destinée à mettre à la disposition des étudiants les textes les plus importants nécessaires à la compréhension de l'histoire de la pensée politique. L'érudition de la génération actuelle a considérablement élargi notre perception de l'éventail des auteurs indispensables à une telle compréhension, et la série reflétera ces développements ».

Les étudiants de la pensée politique ne sont plus limités aux textes issus de la tradition libérale, car la série est riche en penseurs chrétiens. Comme il est d'usage pour cette série, l'éditeur a préparé une introduction substantielle à la vie et à l'œuvre de Price, ainsi qu'une chronologie de sa vie. Ce volume comporte également des notes biographiques sur les personnes mentionnées.

1 Gertrude Himmelfarb a montré comment le siècle des Lumières lui-même a été divisé en plusieurs mouvements nationaux aux accents différents. *The Roads to Modernity : The British, French, and American Enlightenments* (New York : Vintage, 2005). Si le livre a un défaut, c'est qu'il n'en fait pas assez état, ne distinguant pas suffisamment les Lumières écossaises ou ne considérant pas les Lumières allemandes. L'aspect le plus intéressant de cet ouvrage est peut-être que, si les écrivains des différents pays lisaient leurs homologues des autres nations, ils ne pouvaient reprendre que les aspects de leur pensée qui convenaient à leur propre perspective nationale.

Richard Price est né en 1723 à Tyn-ton, dans la paroisse de Llangeinor, dans le Glamorgan. Il est le fils d'un ministre dissident qui « était un calviniste strict qui maintenait une discipline austère à la maison. Richard, cependant, s'est rebellé très tôt contre la théologie de son père, et bien qu'il ait maintenu les valeurs puritaines inculquées par ses parents, ses croyances religieuses sont devenues beaucoup plus libérales et beaucoup plus rationalistes. » (p. vii)

À la mort de ses parents, alors qu'il avait environ dix-sept ans, Price se rendit à Londres chez son oncle Samuel Price, assistant d'Isaac Watts.

Price est inscrit à la Coward's Academy à Tenter Ailey, Moorfields, où il reçoit l'enseignement et l'influence de John Eames, qui avait été un ami et un disciple d'Isaac Newton. C'est à l'Académie qu'il a été préparé pour le ministère..... C'est également à cette Académie qu'il a reçu la formation en mathématiques qui lui a permis d'apporter d'importantes contributions à la théorie des probabilités, à la science actuarielle et à la croissance et au développement de l'assurance. (p. vii)

Pendant plusieurs années, jusqu'à la mort de son protecteur, Price a été aumônier privé. Il se marie ensuite, prend la chaire dans une chapelle presbytérienne et publie peu après son classique « A Review of the Principal Questions and Difficulties in Morals ». Diverses publications, politiques et financières, ont suivi tout au long de sa vie, beaucoup d'entre elles concernant son opposition au financement du gouvernement par la dette.

Price relate ses propres influences comme *l'Analogie de la religion* de l'évêque Butler – « Je considère qu'il est heureux pour moi que ce livre soit l'un des premiers qui me soit tombé entre les mains » – et ensuite les écrits de Samuel Clarke. « Et je ne peux m'empêcher d'ajouter, aussi étrange que cela puisse paraître, que je dois beaucoup aux écrits philosophiques de M. Hume, que j'ai également étudiés dans ma jeunesse. Bien qu'ennemi de son scepticisme, j'en ai profité. » (p. 142)

En 1769, le Marischal College d'Aberdeen lui décerne un doctorat en théologie, en 1776, il reçoit la liberté de la ville de Londres, en 1778, le Congrès continental l'invite à devenir citoyen des États-Unis. En 1781, il obtient un LL.D. de Yale, en 1782 il est élu membre de l'Académie américaine des arts et des sciences à Boston, et en 1785 membre de la Société philosophique américaine à Philadelphie. Il meurt en 1791, l'année même où il se retire du ministère à Gravel Pit, Hackney. Son ami, Joseph Priestly, matérialiste et socinien, encore plus radical, lui succède dans cette chaire.

Price rencontre Benjamin Franklin lors de son séjour en Angleterre de 1757 à 1762, alors qu'ils sont tous deux membres de la Royal Society et du Club of Honest Whigs. À partir de cette époque, ils correspondirent fréquemment. Il est également un ami de John Adams, qui assiste souvent aux offices de Price au Gravel Pit Meeting House, à l'époque où Adams est plénipotentiaire à la Court of St. James.

Price se considérait comme un réformateur en matière de morale, de politique, de science et de religion. Les grandes réalisations des générations précédentes avaient apporté d'énormes améliorations dans tous ces domaines, notamment en Grande-Bretagne, mais il restait encore beaucoup de chemin à parcourir.

Les principes de la liberté ont été expliqués en détail parmi nous. Nous savons bien que le Christ est le seul législateur des chrétiens, qu'il ne peut y avoir d'autorité humaine en matière religieuse et que l'office du magistrat n'est pas de s'interposer dans les différends religieux, mais de maintenir la paix, de garantir les droits civils des hommes, de protéger et d'encourager tous les bons sujets de toutes les sectes et de toutes les persuasions.....² Les recherches des savants parmi nous ont été poussées plus loin qu'elles ne l'ont jamais été dans aucune nation. Un champ d'application absolu et illimité est donné aux enquêtes de toutes sortes : la conséquence en a été que les plus grands progrès ont été faits dans toutes les sciences, et que nous sommes maintenant devenus la source de la connaissance et les instructeurs du monde.

..... Le christianisme a été débarrassé parmi nous d'une grande partie de ces ordures choquantes, qui ont été jetées sur lui par la papauté. Et, peut-être, n'y a-t-il jamais eu de temps, depuis celui des Apôtres, où la nature et le dessein de l'Évangile aient été si bien compris, et ses preuves et ses excellences si bien expliquées, que dans l'âge et le royaume actuels. (p. 4-5, *Le bonheur de la Grande-Bretagne, et son amélioration appropriée*, 1759)

Ceci est en accord avec son postmillennialisme non d'alliance.

Postmillennialisme mélioriste

Le « méliorisme » désigne la promotion ou l'attente d'une amélioration constante de la condition de l'humanité – un optimisme non révolutionnaire. Il s'oppose, d'une part, aux doctrines révolutionnaires, généralement à caractère occulte ou gnostique, qui exigent un bouleversement cathartique ou un bain de sang dans la société et, d'autre part, à une compréhension de l'histoire fondée sur l'alliance, qui considère le progrès non pas comme le résultat automatique de la diffusion des connaissances et de la mise en œuvre de réformes, mais comme la bénédiction de Dieu pour la fidélité à son ordre légal d'alliance. Les vues postmillénaires mélioristes de Price sont exprimées le plus clairement dans *The Evidence for a future period of Improvement in the State of Mankind* (1787). Elles constituent une fenêtre sur l'état de la controverse eschatologique à son époque.

Que ton règne vienne, que ta volonté soit faite, sur la terre comme au ciel. Ces mots, qui font partie de la prière du Seigneur, doivent vous être parfaitement familiers. Il est évident que par le royaume qui y est mentionné, on entend, non pas cette domination absolue de la divinité par laquelle elle fait tout ce qui lui plaît dans les armées du ciel et parmi les habitants de la terre, mais ce royaume moral qui consiste dans l'obéissance volontaire des êtres raisonnables à ses lois et, en particulier, ce royaume du Messie que notre Sauveur est venu établir..... Ce royaume est décrit dans la prophétie de Daniel sous le caractère d'un royaume que le Dieu des cieux devait établir au temps du quatrième royaume temporel sur la terre (ou l'empire romain) et qui devait être céleste au Fils de l'homme, et s'accroître graduellement jusqu'à ce qu'il brise en pièces tous les autres royaumes, et remplisse toute la terre.....

Cette pétition, dans la prière de notre Seigneur, se réfère donc principalement à l'introduction de la religion chrétienne parmi les hommes..... Nous ne pouvons pas exprimer

² Price montre qu'il tient pour acquis que si le Christ est le législateur, cela ne s'applique qu'aux questions religieuses conçues de manière très étroite. Remarquez la grande distance qui sépare cette hypothèse de la pensée du 17^e siècle, et pourtant sa correspondance étroite avec les attitudes occidentales des 20^e et 21^e siècles.

devant la Déité des désirs plus raisonnables et plus importants.... Je ne peux pas être de l'avis de ceux de nos frères dissidents qui ont des scrupules à utiliser cette prière, par crainte que les mots (ton règne vienne) ne puissent pas être utilisés avec convenance maintenant que le règne du Christ est venu et que la grâce de l'Évangile est connue des hommes. La vérité est qu'il y a un royaume du Christ qui doit encore venir.

Jusqu'à présent, le royaume du Messie a été dans son enfance. Sa période la plus glorieuse est encore à venir. Sa religion est maintenant confinée à quelques nations. Elle s'étendra plus tard à toutes les nations. Elle est maintenant déshonorée par beaucoup de discorde, de superstition et de méchanceté. Plus tard, elle sera débarrassée de ces maux et triomphera de toutes les fausses religions. Jusqu'à présent, elle a fait accomplir la volonté de Dieu, mais de façon très imparfaite. Dans l'avenir, elle fera en sorte que la volonté de Dieu soit faite sur la terre, comme elle est faite dans le ciel. (pp. 152- 154)

La preuve de ce point de vue Price trouve « en partie dans la tradition et l'Écriture, et en partie dans la raison et les tendances nécessaires des choses ». (p. 154) Il consacre deux pages à la mention des preuves scripturaires.

Price soutient que la manière naturelle de se développer est la croissance et la maturation graduelles, et que cela est également vrai pour les affaires humaines. Sa vision de l'histoire de la culture est évolutionnaire. Il rompt ici avec le regard médiéval de Newton sur le savoir originel et se tourne vers la tradition épiscopale de l'autonomie humaine et d'un ordre social contractuel. Comme Richard Hooker, Price pensait que l'histoire commençait dans un état sauvage primitif. « Au premier établissement de la société civile, l'homme était un animal, nu de corps et d'esprit, courant dans les bois ou gardant le bétail, dépourvu d'arts, de lois et d'idées. » Progressivement et de manière irrégulière, des progrès ont été réalisés. Ceux-ci se sont accélérés de sorte que « à un âge de ténèbres et de barbarie ont succédé des âges d'amélioration plus rapides que tous ceux qui les ont précédés. » (p. 157) La meilleure illustration de ce progrès, selon Price, est la philosophie naturelle. L'histoire de Price trahit le mépris des Lumières pour les époques précédentes, considérées comme des « âges sombres », et pour les anciennes formes de science, considérées comme des absurdités.

L'état le plus élevé des connaissances philosophiques et astronomiques était, au début de ce siècle, celui atteint par les découvertes de Sir Isaac Newton. Mais ce fut l'œuvre de nombreuses époques de préparer l'humanité à ces découvertes et de la rendre apte à les comprendre et à les recevoir. Quelques hommes sages, il y a plus de deux mille ans, ont vu apparaître quelques lueurs de cette philosophie, mais elles ont été négligées et bientôt perdues. Une philosophie barbare, appelée péripatéticienne, a ensuite prévalu pendant une longue période. Son inventeur (comme le pape dans l'église chrétienne) était érigé en maître universel, et le jargon le plus misérable était implicitement reçu comme une véritable science. Il est à peine possible de décrire l'état d'obscurité en ce qui concerne la connaissance de la nature dans lequel le monde était impliqué pendant toute cette période. Il y a environ deux siècles, une lueur de lumière apparut à nouveau, et une philosophie plus rationnelle commença à gagner du terrain. La lumière a progressivement augmenté. Les grands génies se succédèrent, et une découverte en entraîna d'autres. Un Bacon fut suivi d'un Boyle, et un Boyle d'un Newton..... (p. 158)

Comme en science, ainsi en religion, « Jusqu'au temps de notre Sauveur, le monde était trop dans son enfance pour être capable d'admettre plus de la connaissance du christianisme que ce qui pouvait être communiqué par d'obscures allusions et une succession de sombres dispensations préparatoires. » (p. 159)

De grands progrès avaient été réalisés en religion depuis l'époque des réformateurs, tout comme il y avait eu de grands progrès en science depuis l'époque de Newton. Ces progrès, insistait Price, doivent être poursuivis. Ce n'est qu'avec ironie que nous lisons maintenant la description que Price fait de la nouvelle ère qui s'ouvre devant lui.

Je pourrais... continuer à énumérer de nombreuses autres circonstances importantes dans l'état du monde qui sont des préparatifs pour cette révolution en faveur du bonheur humain qui est l'objet de ce discours. Telles que l'atténuation des horreurs de la guerre causée par la propagation des principes d'humanité, et l'encouragement qui en découle... à attendre un temps où une nation ne lèvera plus l'épée contre une autre nation. L'esprit adouci de la papauté, et le déclin visible du pouvoir papal. L'extinction de l'ordre des Jésuites, et la démolition des couvents et des monastères. La fermeture des portes de l'inquisition infernale, et la cessation des actes de foi. L'extension des rapports entre les différentes parties du monde et la facilité de la diffusion des connaissances créée d'abord par l'invention de l'art de l'imprimerie, mais maintenant portée plus loin que jamais par l'accroissement du commerce et les perfectionnements de l'art de la navigation. L'établissement, en ce moment même, d'une représentation égale des différentes provinces de la France, et les tendances qui s'en dégagent dans certains autres pays de l'Europe. Toutes ces circonstances (et bien d'autres pourraient être mentionnées) rendent l'état actuel du monde indiciblement différent de ce qu'il était. Elles nous montrent l'homme comme un animal plus doux qu'il ne l'était, et le monde en train de se débarrasser de ses maux, la superstition cédant le pas, l'antichrist tombant, et le Millénaire se hâtant. (p. 162)

C'est ce genre de postmillénisme que les prémillénaristes désignent lorsqu'ils disent que le postmillénarisme est une théologie libérale.

Price a été impliqué dans une controverse de pamphlets avec Edmund Burke, qui s'est avéré plus précis dans son évaluation de la nouvelle ère qui se déroulait alors en France.

Dans la section suivante, Price explique comment ce progrès est le résultat de l'opération de la Providence. En dépit de sa vision contractuelle de l'ordre social, Price croit en la superintendance de Dieu sur l'histoire et en ses jugements sur les sociétés.

Le contractualisme civil

Price a une vision fortement contractuelle du gouvernement. Il y a, dit-il, « deux récits, directement opposés l'un à l'autre, qui ont été donnés de l'origine du gouvernement civil. »

L'un d'eux est que « le gouvernement civil est un expédient conçu par la prudence humaine pour obtenir la sécurité contre l'oppression, et que, par conséquent, le pouvoir des gouverneurs civils est une délégation ou une confiance du peuple pour accomplir cette fin ».

L'autre version est que « le gouvernement civil est une ordonnance de la divinité, par laquelle le corps de l'humanité est soumis à la volonté de quelques-uns, et, par conséquent, que c'est une confiance de la divinité, dans l'exercice de laquelle les gouverneurs civils ne sont responsables que devant elle ».

Si le premier compte est juste, le peuple... est son propre législateur. Toute autorité civile est proprement son autorité. Les gouverneurs civils ne sont que des fonctionnaires publics, et leur pouvoir, étant délégué, est par nature limité. Au contraire, si le dernier récit est juste, le peuple n'a rien à voir avec son propre gouvernement. Il est placé par son créateur dans la situation du bétail d'un domaine, dont le propriétaire peut disposer comme il l'entend. Les gouverneurs civils sont un corps de maîtres, constitués comme tels par des droits inhérents, et leur pouvoir est une commission du Ciel, sans limites dans son étendue et à laquelle on ne peut jamais résister. (Deux Tracts, 1778, p. 15)

Selon Price, la liberté n'est possible que lorsque l'autorité remonte de l'homme vers l'État qu'il crée. Toute théorie d'une autorité civile divinement constituée est intrinsèquement tyrannique. Cette affirmation de Price est universellement partagée par les libéraux d'aujourd'hui. Price s'inspire des idées de Richard Hooker sur l'homme primitif et de la théorie politique contractuelle de Locke. Mais contrairement à Hobbes, Price ne considère pas que le gouvernement trouve simplement son origine dans le libre contrat d'agents humains autonomes. Les droits politiques sont les droits de la nature humaine et doivent continuer à être exercés par la participation au gouvernement. Il y a deux conditions pour une loi et un gouvernement justes, « le gouvernement par la loi est ou n'est pas la liberté, tout comme les lois sont justes ou injustes ; et comme le corps du peuple participe ou ne participe pas au pouvoir de les faire ». (p. 17)

En affirmant qu'il existe deux versions de l'origine du gouvernement civil, Price a laissé de côté les points de vue contractuels. Son contractualisme est une sécularisation de la politique d'alliance commencée par Richard Hooker et poursuivie par John Locke, pour faire un compte simple.

La révolution américaine

Pour la révolution américaine, Price avait le plus grand enthousiasme. « Je ne vais peut-être pas trop loin quand je dis qu'après l'introduction du christianisme dans l'humanité, la révolution américaine peut s'avérer l'étape la plus importante dans le cours progressif de l'amélioration. » Il a parlé des « vieilles prophéties. ...' que le dernier empire universel sur la terre sera l'empire de la raison et de la vertu, sous lequel l'évangile de la paix (mieux compris) aura libre cours et sera glorifié, beaucoup de gens iront et viendront et la connaissance sera accrue, le loup habitera avec l'agneau et le léopard avec le chevreau, et une nation ne lèvera plus l'épée contre une autre nation '. ...C'est une conviction à laquelle je ne peux résister que l'indépendance des colonies anglaises en Amérique est une des étapes ordonnées par la Providence pour introduire ces temps. . . . (extrait de *The Importance of the American Revolution*, 1785, 119)

La tolérance religieuse par le biais du démantèlement de l'église était l'élément le plus attrayant de l'expérience pour Price.

. . . par nos frères de l'autre côté de l'Atlantique. . . . Là-bas, une séparation totale de la religion et de la politique civile a eu lieu, ce qui constituera probablement une leçon pour le monde qui lui rendra un service infini. Mais la conviction prévaut aujourd'hui que tous les

empiètements sur le droit de conscience sont pernicieux et impies, que la fonction propre du magistrat civil est de maintenir la paix et non de soutenir la vérité. De défendre les biens des hommes, et non de prendre soin de leurs âmes. Et de protéger tous les honnêtes citoyens de toutes les persuasions, et non d'ériger une secte religieuse au-dessus d'une autre.

Des sentiments aussi raisonnables doivent continuer à se répandre. Ils promettent une scène ouverte et libre pour la discussion et l'harmonie générale parmi les professeurs de christianisme. Ô temps heureux ! (p. 161)

Tout en applaudissant ce que l'Amérique a déjà fait, il souligne qu'il faut en faire plus pour amener les Américains à l'état où « en eux toutes les familles de la terre seront bénies ». Tout d'abord, le problème de la dette publique doit être résolu. Les maux du financement du déficit et du papier non adossé sont une obsession constante de Price. Deuxièmement, l'Amérique doit dépasser les Articles de la Confédération pour passer à une forme de gouvernement accordant au Congrès le pouvoir de faire appliquer ses décisions. Troisièmement, il doit y avoir une liberté absolue, sans établissement religieux ni restriction à la recherche ou à la discussion. Le gouvernement civil ne doit soutenir aucune doctrine religieuse. « C'est, en effet, la superstition, l'idolâtrie et l'absurdité que le pouvoir civil soutient actuellement presque partout sous l'idée de soutenir la vérité sacrée et de s'opposer à l'erreur. Sa parfaite neutralité ne serait-elle pas, par conséquent, la plus grande bénédiction ? » (p. 126) À plusieurs reprises, Price reproche aux Américains de ne pas mener à bien le désétablissement de manière cohérente.

Je suis désolé de mentionner une exception à ce qui est suggéré ici. La nouvelle constitution de la Pennsylvanie (par ailleurs sage et libérale) est déshonorée par un test religieux. Elle exige la reconnaissance de l'inspiration divine de l'Ancien et du Nouveau Testament comme condition d'admission à un siège à la Chambre des représentants, tout en stipulant qu'aucun autre test religieux ne sera à l'avenir exigé d'aucun officier civil. Il s'agit probablement d'un accommodement aux préjugés de certaines des sectes les plus étroites de la province, auquel la partie la plus libérale a jugé bon de céder pour le moment ; on peut donc s'attendre à ce qu'il ne dure pas longtemps.

Les repos religieux et les souscriptions en général, et tous les établissements de systèmes particuliers de foi, avec les émoluments civils qui y sont annexés, font un mal inconcevable, en transformant la religion en un commerce, en engendrant des luttes et des persécutions, en formant des hypocrites, en empêchant le progrès de la vérité, et en entravant et pervertissant l'esprit humain : et le monde ne deviendra jamais beaucoup plus sage, ou meilleur, ou plus heureux, jusqu'à ce que, par leur abolition, la vérité puisse avoir un jeu équitable, et la raison un libre champ d'action. (p. 19. et note I)

Il admire la déclaration des droits du Massachusetts : « Dans cet État, toutes les dénominations de chrétiens se comportant pacifiquement et comme de bons sujets du Commonwealth seront également sous la protection de la loi, et aucune subordination d'une secte ou d'une dénomination à une autre ne sera jamais établie par la loi... » Price souhaitait cependant que les mots « tous les hommes de toutes les religions » soient substitués aux mots « toutes les dénominations de chrétiens », ajoutant : « Je ne peux que détester les tests religieux qui font partie de plusieurs constitutions américaines. » (p. 136) « Tout cela est plus que ce qui est exigé même en Angleterre où, bien que toute personne, quelque

débauchée ou athée qu'elle soit, soit tenue de recevoir le sacrement comme qualification pour les places inférieures, on n'impose aux membres du parlement aucune autre épreuve religieuse qu'une déclaration contre la papauté. »

Montesquieu n'était probablement pas chrétien. Newton et Locke n'étaient pas trinitaires et donc pas chrétiens selon les idées communément reçues du christianisme. Les États-Unis refuseraient-ils, pour cette raison, à ces hommes, s'ils vivaient, toute place de confiance et de pouvoir parmi eux ? (p. 137)

Ce qui semblait le plus déranger Price dans les établissements religieux, c'était qu'ils perpétuaient les anciennes formes en opposition au progrès. Price pensait que la Réforme était une grande amélioration par rapport à la papauté, mais qu'elle n'était qu'un premier point d'arrêt sur la route des lumières modernes.

L'éducation messianique

La recommandation suivante de Price concerne l'extension de l'éducation. Tout au long des réjouissances de Price sur les grands progrès réalisés depuis les « âges sombres », la seule grande exception qu'il fait concerne la conduite personnelle de la population générale. Il existe une corruption persistante des mœurs privées et publiques. Il lui semble qu'une réforme essentielle reste à faire. « L'auteur de la nature laisse tant de choses dépendre de la tournure donnée à l'esprit dans les premières années de la vie, et des impressions qui en résultent, que j'ai souvent pensé qu'il restait peut-être un secret à découvrir dans l'éducation, qui ferait que les générations futures grandiraient vertueuses et heureuses, et accélérerait l'amélioration de l'humanité à un degré plus grand qu'on ne peut l'imaginer actuellement. » (p. 137)

Le défaut que Price voyait dans l'éducation de son époque était qu'elle inculquait des préjugés en enseignant de faux systèmes, au lieu d'enseigner les compétences permettant de découvrir la vérité. « Un esprit simple et inoccupé est infiniment préférable à un esprit déformé par des systèmes, et une absence totale d'apprentissage vaut mieux qu'un apprentissage tel que la plupart de ce qui, jusqu'à présent, a été recherché et admiré. » (p. 139) Parmi ces systèmes, Price incluait les systèmes théologiques, dont l'étude, insistait-il, avait été substituée à l'étude du Nouveau Testament.

Le point de vue de Price sur la preuve et la vérité est cet évidentialisme qui, selon Nicholas Wolterstorff, était une innovation de Locke,³ mais que Locke a dérivé de Richard Hooker, à savoir que « l'on doit veiller à induire. ... l'habitude de ne croire qu'en cas de surcharge de preuves... et de proportionner l'assentiment dans chaque cas au degré de cette surcharge. » (p. 140) A la suite de Locke, il affirme que « La meilleure façon, certainement, d'attacher les hommes aux vrais principes est de leur permettre d'examiner impartialement tous les principes. Toute vérité qu'il est nécessaire de croire et qui est réellement sacrée, doit être accompagnée des preuves les plus claires. » (p. 171) L'éducation « a enseigné une religion sombre et aigre, au lieu d'une religion virile et bienveillante, une religion consistant en un attachement aveugle aux rites, aux formes et aux mystères, et non en une recherche impartiale de la vérité, de l'amour de Dieu et de ses créatures.... ». (p. 167) « C'est une éducation étroite

3 Nicholas Wolterstorff, "The Migration of Theistic Arguments: From Natural Theology to Evidentialist Apologetics", en Robert Audi y William J. Wainwright, *Rationality, Religious Belief, and Moral Commitment: New Essays in the Philosophy of Religion*, (Cornell University Press, 1986) p. 38-81.

et mal gérée qui entretient la discorde et la malveillance, et qui produit la plupart des maux de la vie. » (p. 171) On peut attendre beaucoup de bien, dit-il, de l'école pour ministres presbytériens où il a prononcé sa conférence. Il ne pouvait pas inclure les dissidents non presbytériens dans cet optimisme :

L'ensemble des dissidents protestants se compose d'une grande variété de sectes différentes qui n'ont guère de principe commun de dissidence. La majorité de ce corps très mélangé et très nombreux est, sans aucun doute, calviniste et trinitaire, et ne peut donc pas ne pas aimer le credo de l'église, et, au début de ce siècle, il en était de même pour les dissidents presbytériens. Une grande révolution s'est produite dans l'opinion de cette dernière catégorie de dissidents, mais elle a pris naissance dans l'église elle-même avec Sir Issac Newton, Clarke, Hoadley Whiston, Sykes, etc. et si la foi de l'église établie est en danger à cause de ces dissidents, elle doit l'être encore plus à cause de beaucoup de ses propres membres. (p. 168 ft)

Ainsi, les deux universités « sont des forteresses créées pour la sécurité et la préservation de l'Église d'Angleterre, et défendues à cette fin par des tests et des souscriptions ». La plupart des écoles dissidentes étaient de même « pour faire des baptistes, des indépendants, des calvinistes et des croyants orthodoxes ». L'école presbytérienne, cependant, visait à former « de bons érudits et des philosophes éclairés » mais surtout « des hommes de bien, des citoyens droits et des croyants honnêtes et candides. » (p. 170) Bien que « même ce séminaire ait été par son fondateur destiné à former des Indépendants et des Calvinistes, ses administrateurs et ses tuteurs lui ont en effet donné une tournure libérale et l'ont rendu très utile ». (p. 172)

L'éducation et le millénaire

En France, les attentes des Lumières se sont tournées vers la révolution, qui s'est traduite par des excès de violence et la répression de tous, sauf de la faction qui a obtenu le contrôle du nouvel État. En Angleterre et surtout en Amérique, un accent différent prédominait. Alors que dans la France prérévolutionnaire, les Lumières devaient faire face à un État plus répressif ainsi qu'à l'Église romaine dégoûtante, dans les pays anglophones, elles pouvaient prospérer au sein des centres de pouvoir, même au sein des églises.

Lyman Beecher (1775-1863) était, comme Price, un ministre presbytérien, un post-milléariste et un enthousiaste de la capacité de l'éducation à transformer le pays dans la direction qu'il souhaitait. Contrairement à Price, Beecher a lutté contre l'unitarisme et a été considéré comme une sorte de champion de l'orthodoxie lorsqu'il s'est rendu dans l'Ohio pour devenir président du Lane Theological Seminary. Ses idéaux sont incarnés dans un tract largement diffusé, « A Plea for the West ».

...Il est certain que les choses glorieuses dont on parle à propos de l'église et du monde, telles qu'elles sont affectées par sa prospérité, ne peuvent se réaliser sous l'organisation civile actuelle des nations. Un état de société tel que celui qui est prédit sur la terre ne peut exister sous un despotisme arbitraire et la prédominance des institutions et des usages féodaux. Bien sûr, il est prédit que les révolutions et la détresse des nations précéderont l'introduction du règne pacifique de Jésus-Christ sur la terre. Les montagnes seront renversées, et les vallées seront exaltées, et il « renversera, et renversera, et renversera, jusqu'à ce que celui qui en a le droit règne comme Roi des nations, Roi des saints ».

Edwards était d'avis que le millénaire commencerait en Amérique. Lorsque j'ai rencontré cette opinion pour la première fois, je l'ai trouvée chimérique ; mais tous les développements providentiels depuis lors, et tous les signes des temps existants, la corroborent. Mais si c'est par la marche de la révolution et de la liberté civile que la voie du Seigneur doit être préparée, où trouvera-t-on l'énergie centrale, et de quelle nation partira le pouvoir rénovateur ? Quelle nation a la chance d'avoir une telle connaissance expérimentale des institutions libres, de disposer de telles facilités et ressources de communication, et d'être entravée par si peu d'obstacles, que la nôtre ? Il n'y a pas une nation sur terre qui, dans cinquante ans, puisse, par toutes les réformes possibles, se placer dans des circonstances aussi favorables que la nôtre pour l'application libre et sans gêne de l'effort physique et de la puissance pécuniaire et morale à l'évangélisation du monde.

...Ce qui est nécessaire à la prospérité civile et religieuse de l'Occident, c'est l'éducation universelle et la culture morale, par des institutions proportionnées à ce résultat – l'influence omniprésente des écoles, des collèges, des séminaires, des pasteurs et des églises. Lorsque l'Occident sera bien pourvu à cet égard, malgré de grands défauts relatifs, il y aura, comme nous le croyons, la vigueur et la vitalité d'une prospérité civile et religieuse perpétuelle.

...L'expérience a montré que les écoles et l'éducation populaire, dans leur meilleur état, ne vont pas bien au-delà des faubourgs de la cité de Dieu. Toutes les tentatives de légiférer pour créer des collèges et des écoles prospères sans l'influence intermédiaire de l'éducation religieuse et des principes moraux, ainsi que des habitudes de culture intellectuelle qui naissent de l'alliance avec les institutions évangéliques, ont échoué. Les écoles dépérissent invariablement dans les villes où le ministère évangélique est négligé, où le sabbat est profané et où la taverne supprime le culte de Dieu. Dans ces endroits, l'économie et le savoir disparaissent, tandis que le vice et l'irrégion font leur apparition.

Mais le ministère est un luminaire central dans chaque sphère, et il envoie bientôt des écoles et des séminaires comme satellites par les mains de fils et de filles qu'il a lui-même formés. Un pays pourvu de ministres capables et fidèles sera naturellement rempli d'écoles, d'académies, de bibliothèques, de collèges et de tout l'appareil nécessaire à la perpétuation des institutions républicaines. Il en a toujours été ainsi et il en sera toujours ainsi.

Bien que Beecher ait appelé à la création « d'écoles, de collèges, de séminaires, de pasteurs et d'églises » – et il est clair que ce sont les ministres chrétiens qui en sont le moteur – l'accent ecclésiastique est peut-être simplement dû au fait que Beecher était président d'un séminaire et que son travail consistait à inciter ce secteur à faire sa part.

Ce qui a mis fin à cette attente post-millénaire est peut-être un changement que l'on peut observer dans la propre famille de Beecher. Son fils Henry Ward Beecher était connu comme un militant des questions morales, contre l'esclavage et contre la consommation de boissons alcoolisées. Sa fille Harriet Beecher Stowe a écrit le célèbre et influent roman *La Case de l'oncle Tom*. On peut y voir une évolution de la promotion d'une vision civilisationnelle vers une croisade contre des maux spécifiques. Ce faisant, elles ont contribué à provoquer le plus grand mal de leur nation et de leur époque, la guerre civile.

Au siècle suivant, une partie de l'opinion publique ne pensait qu'à l'école pour transformer le pays. Les églises ne pensaient alors qu'au réveil et à la conversion des âmes, ayant depuis longtemps oublié la mission éducative qui consistait à changer la culture. Le travail des églises consistait à convertir les individus pour sauver les âmes et les détourner du vice. L'impulsion des Lumières avait quitté l'église mais restait dans la société séculaire.